

Première Partie

1

J'ai un livre sur ma table de nuit, un vieux roman d'amour dépenaillé aux pages tout écornées. Elle me l'a envoyé avec une lettre: « Glahn, j'ai appris que tu étais malade. » Aussi vain qu'inattendu. Pourquoi se ferait-elle à présent du souci pour moi? J'y pensai quelques jours durant, lus et relus la lettre jusqu'à en piquer une rage: c'était bien elle, ça, aller s'exclamer: « Glahn, j'ai appris que tu étais malade... » À regarder les mots, à déchiffrer son écriture infantile, j'ai l'impression d'entendre sa voix, de la retrouver telle qu'elle est, folâtre, inconstante, impulsive, d'une totale inconséquence. Et puis je ne me sens absolument pas malade, je me porte fort bien! Quelle mouche l'avait donc piquée de m'importuner une nouvelle fois?

Ayant rangé le livre et la lettre, j'oubliai cet épisode, comme j'avais déjà oublié tant de choses...

Mais ces derniers jours, le livre est resté sur la table de nuit, je le feuillette, en lis des passages au hasard, n'y touche plus pendant un certain temps puis le reprends: il fait naître en moi de curieux états d'âme. Je souhaiterais me laisser entraîner dans son univers, et m'y refuse en même temps...

Elle avait écrit: « ... J'aimerais bien que tu le lises. C'est une belle histoire, même si elle est un peu triste. Et j'y ai trouvé des choses qui m'ont fait penser à nous, à toi et à moi... »

Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer de ces futilités de jeune fille. Pourquoi faudrait-il, si longtemps après, qu'un mot d'elle me

touche encore? Mais je dois bien reconnaître que le texte ne me laisse pas indifférent, qu'il fait surgir des images et des voix:

« ... Les bruissements monotones, les pierres et les arbres familiers, c'en est trop pour moi, je me sens envahi d'une étrange gratitude, tout se met à me parler, j'aime tout. Je ramasse une branche morte que, sans cesser de penser à ce qui me préoccupe, je garde dans ma main: la branche est presque pourrie, sa pauvre écorce mêmeut, un sentiment de pitié me traverse le cœur. Et lorsque je me lève pour m'en aller, je ne jette pas la branche, je la dépose devant moi et continue de l'aimer; enfin, avant de la quitter, je la regarde une dernière fois, les yeux humides. Il est cinq heures... »

C'est ainsi. Mais pourquoi mes yeux s'embuent-ils de larmes lorsque je lis ces lignes? Comment peut-on arriver à sentir la même chose qu'un homme qui affirme continuer d'« aimer » une branche pourrie? Faut-il y voir l'effet d'une langue démodée? « ... La pauvre écorce », « ... un sentiment de pitié me traverse le cœur », etc. Avec des phrases comme celles-là, le cœur sort de son rôle habituel de pacemaker, me dis-je avec un petit sourire ironique. « Je la regarde une dernière fois, les yeux humides... » Assez! Ça suffit comme ça!

Et, pourtant, j'ai l'impression que mon cœur bat plus fort et qu'au fond de moi-même des voix se mettent à chanter en chœur, des voix que je reconnais. Et, parmi celles-ci, il en est une que je distingue aisément: la voix de Glahn le fou qui a si longtemps parlé, tempêté et imploré sans pouvoir se faire entendre. Parce qu'il était nécessaire d'oublier Glahn tel qu'il était. Parce que le traitement l'exigeait. Mais le voilà maintenant qui apparaît devant moi en chair et en os, et je le vois avancer dans le soleil de mai qui inonde Oslo, le soleil qui brille lorsque souffle le vent et tombe la pluie... La danse du crayon sur le papier le fait surgir. Les étranges phrases alambiquées d'un vieux roman lui donnent une voix: Oui, je me le rappelle! Et je me rappelle cet été à Oslo qui fut pour moi comme un été au cœur de la forêt sauvage.

Je me suis assis pour écrire quelque chose. Je pourrais dire que c'est pour m'amuser, pour passer le temps, mais, en vérité, c'est à la

demande du médecin. Il pense que cela me fera du bien d'écrire, que cela me permettra d'y voir plus clair, de prendre mes distances. Il veut m'obliger à coucher sur le papier tout ce qui s'est passé à ce moment-là. Je prends donc la plume :

Par une belle journée de printemps, le lieutenant Thomas Glahn rencontra une jeune fille dont il tomba follement amoureux...

Mais serait-ce donc si simple ? Cette seule phrase suffit-elle vraiment à tout dire ? Je me décourage et froisse la feuille de papier. Jamais je n'arriverai à écrire l'histoire de ce fou de Glahn qui avait fait de l'ivresse amoureuse sa seule vraie réalité...

Mais le médecin m'encourage à continuer :

« Écris, dit-il. Sois aussi précis et sobre que possible, et si tu arrives ainsi à démystifier ce qui s'est passé, tu auras fait un grand pas en avant... » Ce disant, comme s'il s'agissait d'un combat mené en commun, il m'adresse son plus amical sourire de complicité et, une lueur de camaraderie dans l'œil, va même parfois jusqu'à me taper sur l'épaule. Je réessaie donc :

Le lieutenant de réserve Thomas Glahn rencontra un jour une jeune fille dans une rue d'Oslo. Elle s'appelait Edvarda, et il tomba si éperdument amoureux d'elle qu'il en oublia son passé et en perdit tout intérêt pour l'avenir. Ainsi s'explique que ses paroles et ses actes soient soudainement devenus si incompréhensibles aux autres...

Mais où cela va-il me mener ? Je sens l'inquiétude me gagner : peut-être y a-t-il certaines choses qu'il vaudrait mieux ne pas toucher. Qu'il vaudrait mieux laisser reposer dans un cocon de silence sous le voile du passé. Je raye et écris :

Ainsi s'explique que ses paroles et ses actes aient été si funestes aux autres...

Vrai ou faux ? Sur la faute et la responsabilité de chacun, le tribunal a tranché. Le reste, ce sont des sentiers, des sentiers de brousse recouverts de végétation, la fumante et impénétrable forêt vierge de nos sentiments les plus intimes. Est-il vraiment nécessaire de les parcourir à nouveau ?

De l'index, je fais osciller le crayon, dont la mine penche vers le bloc. Il projette une ombre allongée à gauche. Il commence à se faire tard. C'est l'heure du dîner. Bien sûr, je pourrais sortir, aller trouver les autres et faire un brin de causerie, mais je décide de manger ici comme d'habitude, bien qu'à présent j'aime mieux. Je n'ai aucune raison de me plaindre, mais on vient rarement me voir. Pas plus que je ne vais voir les autres.

Eh bien oui, j'écris. Et mon histoire ne sera pas longue à raconter tant elle est simple et banale, aussi banale que l'amour lui-même. Je me rappelle que j'étais dans Oslo par un soleil resplendissant, un soleil resté pour moi indissolublement lié à cette période, qui brillait lorsque soufflait le vent et tombait la pluie, un soleil dont les rayons pénétraient jusque dans les appartements d'arrière-cour les plus reculés.

Je marchais au hasard des rues, sous le soleil, sans autres vêtements que ceux que j'avais sur moi et sans autres biens que ceux que contenait mon sac : sans doute rien de très impressionnant, tout juste le strict nécessaire, mais bien suffisant pour moi. Je me sentais libre. J'aimais dériver au milieu du flot de visages qui s'écoulait le long des trottoirs. J'étais seul parmi tous, mais tendu et attentif. Satisfait. Comme un chasseur à l'affût.

À l'affût de quoi ? Je n'aurais su le dire. Lorsque je m'arrêtais un instant pour observer, mon regard pouvait tout aussi bien se poser sur la valse amoureuse et rigoureusement quadrangulaire d'un couple de pigeons que sur les scintillements du soleil dans la couronne d'un tilleul ou l'effet d'une abondante chevelure bouclée sur la pureté d'un profil... Non, rien de particulier. C'est avec une égale attention et une égale avidité que je regardais tout et tous ceux qui se trouvaient sur mon passage. Il faisait beau, c'était le mois de mai, la nuit avait pratiquement disparu. Qui aurait pu dormir ? Personne ne s'étonne de voir un homme déambuler dans les rues par ce beau temps printanier, lorsque la pénombre du soir se glisse entre les murs et attire les odeurs à elle. Avec la première lumière de l'été, les visages norvégiens semblent arborer une expression plus douce. On peut y lire une interrogation, un sourire, une ébauche de compréhension qui fait de l'incommunicabilité elle-même quelque chose de commun. Quels rêves !

Ce fut peut-être un hasard si je la revis le lendemain. Mais le troisième jour, il n'en fut rien. L'apercevant au milieu du flot des visages en descendant le même trottoir, je tournai dans une rue latérale, me penchai vers une vitrine puis jetai un regard en arrière. Oui, c'était bien elle qui passait, le pas décidé et rapide, l'allure altière. Et je vis aussi celui qui l'accompagnait, un homme de haute taille et forte corpulence, un peu plus âgé que moi, une silhouette qui écrasait celle de tous les autres passants. Pas d'erreur possible : c'était bien Mack. Carl M. Mack du camp d'Evjemoen. Sergent à l'époque où je faisais mon service militaire. Un fils de riches qui suivait la tradition familiale. Nous avions été amis, une manière d'amis, mais je ne l'avais jamais revu depuis qu'il avait été renvoyé dans ses foyers. À présent je le regardais marcher à côté de celle que je supposais être sa fille, et son visage lourd paraissait à la fois résolu et désemparé. Soudain – je me collai alors contre la vitrine –, elle le laissa prendre quelques mètres d'avance puis s'arrêta comme si, ayant changé d'avis, elle ne voulait plus l'accompagner. Il fit encore quelques pas avant de s'arrêter à son tour et de se retourner pour lui parler. Avant de commencer à battre en retraite, j'entr'aperçus son visage furieux, ses yeux bleus surmontés d'une chevelure frisée rebelle, ses joues potelées de jeune fille, sa peau lisse et bien nourrie de bourgeoise. Entendant sa voix retentissante qui dominait le bruit de la circulation, je voulus m'éloigner de cette scène pénible. Mais c'était un de ces jours où les divinités célestes prennent plaisir à envoyer de soudaines averses entre deux rayons de soleil, de violentes ondées qui éparpillent brusquement les passants en tenue d'été. Et la pluie, qui se mettait à tomber à verse, m'obligeait maintenant à rester bien tranquillement sous la marquise, les yeux baissés sur mes chaussures désenchantées, cependant que, vidant la rue, les gens allaient chercher refuge.

C'est alors que, tout contre mon oreille, j'entendis soudainement sa voix, sa voix de commandement :

« Glahn... ? Mais c'est bien Thomas Glahn ? Bon Dieu... » Il était là dans son costume d'été de couleur claire taché d'eau de

pluie, me souriant et me tapant sur l'épaule comme si nous étions à tu et à toi, bien que nous ne nous fussions pas vus depuis plus de quinze ans.

« C'est que ça fait drôlement longtemps ! »

Très exactement dix-huit ans ! Dix-huit ans depuis qu'ayant été renvoyé dans ses foyers, il était rentré chez lui pour se marier.